

Kevin Mulligan
Université de Genève

L'essence du langage, les maçons de Wittgenstein et les briques de Bühler

1. L'essence du langage

Wittgenstein mentionne dans la section 65 de ses *Investigations*¹ « la grande question qui se trouve derrière toutes ces considérations ». Car jusque là il n'a pas encore affronté directement la question : qu'est-ce qui est essentiel au langage ? Sa réponse directe à cette question est que ce que nous appelons le langage est un ensemble de phénomènes qui ne présentent aucun trait commun, mais qui sont apparentés l'un à l'autre de plusieurs façons différentes (cf. §92, 108). Il apparaît, dit-il, qu'il élude la question de la forme générale des propositions.

Au premier abord, cette réponse fait fortement contraste par rapport à une conception du langage antérieure dans la philosophie autrichienne, la vision empirico-téléologique due à Franz Brentano, Anton Marty, Eduard Martinak et au psychologue de l'Allemagne méridionale, le linguiste et philosophe Karl Bühler, qui fut collègue de Schlick à l'Université de Vienne.

Bühler pense que les langues humaines sont définitivement caractérisées par ses quatre « axiomes » (cf. ci-dessous § 2) : « les *relations sémantiques* constituent l'objet "langage" » (ST : 58² ; cf. en particulier 141) ; « le langage est ce qui satisfait aux quatre axiomes » (ST : XXVIII). Ces axiomes révèlent « l'essentielle équivalence structurelle [*wesentliche Strukturgleichheit*] de toutes les langues humaines » (XXII), « la structure du langage humain au singulier » (ST 141). C'est pourquoi Bühler est heureux de parler de « l'essence du langage » (XXI, XXIII. Ailleurs il note que ses axiomes ne sont peut-être que des conditions nécessaires pour que quelque chose puisse être compté comme une langue naturelle.) La vision empirico-téléologique du langage fait également contraste avec une autre tradition autrichienne, celle inaugurée par Bolzano et développée par Husserl dans ses *Recherches logiques*, qui considère qu'il faut décrire la structure formelle des propositions, du point de vue grammatical et sémantique, avant de proposer toute interprétation du langage en termes d'intentions et d'usage.

¹ *Philosophische Untersuchungen*, désormais « PU ».

² *Sprachtheorie*, désormais « ST ».

Dans ce qui suit, je vais arguer que tous les exemples avancés par Wittgenstein dans les sections 1-21 pour mettre en doute la thèse que le langage a une essence cachée sont explicitement envisagés dans l'analyse de Bühler. S'il en va ainsi, alors cela fournit du moins une raison apparente pour penser que Wittgenstein n'est pas parvenu à soutenir sa thèse négative. Dans la cinquième partie, je mentionne quelques autres exemples, où malgré de profondes similitudes entre leurs analyses, Bühler et Wittgenstein arrivent à des conclusions apparemment différentes. Ce qui nous conduit à la question de savoir si Wittgenstein et ses prédécesseurs autrichiens comprenaient de la même façon l'idée même de décrire le langage. Dans le bref aperçu que je donne de la conception du langage par Bühler, je ne fournis que ce qui est nécessaire pour comprendre la comparaison très limitée entre Bühler et Wittgenstein à laquelle est consacré cet article.

2. L'interprétation empirico-téléologique du langage et l'analyse de Bühler

Par chance les présupposés initiaux de Bühler et Wittgenstein sont suffisamment semblables pour qu'il vaille la peine de faire une telle comparaison critique. La conception empirico-téléologique consiste en une thèse portant sur le mode de développement et d'acquisition du langage, qui détermine un certain nombre de thèses apparentées concernant son fonctionnement. Le langage, affirme-t-on, se développe par le biais d'extensions complexes dans l'usage de signes, lesquels sont tous des outils correspondant à des intentions et des buts. Ces extensions sont dues aux intentions des locuteurs individuels. Mais les processus complexes d'adaptation et de sélection qui régissent le changement sémantique et la production d'un ordre linguistique spontané ne sont pas le genre de chose dont un individu pourrait avoir une vue d'ensemble. De cette thèse génétique, Marty et Bühler tirent la conclusion que beaucoup de mots sont des termes par ressemblance de famille, et que le langage contient des «images» fictives ou induisant en erreur. De la thèse que les mots sont des outils, ils infèrent la fausseté de cette variété de platonisme à propos des significations, qui veut y voir des entités indépendantes du langage. Le caractère nominaliste et naturaliste de leur vision du langage conduit à une analyse qui se trouve à bien des égards dans le même rapport à l'égard des conceptions de Husserl que les conceptions de Wittgenstein le sont à l'égard de Frege.

De fait Bühler nous fournit une interprétation du langage comme phénomène biologique et social: le langage est basé sur un dressage aveugle [*Dressur*], sur l'instinct et sur deux types de comportement qui sont communs aux animaux humains et non-humains — le fait d'exprimer et de guider ou de signaler. Depuis les extensions les plus primitives des instincts jusqu'à la lecture et l'organisation, les actions sont inséparables de la perception dynamique (1930: 317³). C'est pourquoi toute interprétation est basée sur le comportement, et souvent s'y conforme, dans l'expression particulière et le guidage: «la fonction de représentation» s'est développée «à partir de quelque chose de plus primitif» (GEK: 299). Le langage se développe par l'ajout de nouveaux leviers et de nouvelles

³ *Die geistige Entwicklung des Kindes*, désormais «GEK».

articulations. Le langage est un «instrument d'orientation pour la vie en communauté» (ST: 48). Mais, en bon Autrichien, Bühler pense que le biologisme et le sociologisme, et de fait toute théorie purement causale de l'esprit et du langage, échouent à prendre en compte le caractère général des relations internes [*Strukturgesetze*].

Quatre axiomes, ou quatre lieux communs, disons-nous, susceptibles de recevoir de multiples spécifications supplémentaires, sont censés fournir l'essence du langage. Ces axiomes sont les suivants :

A. Il y a exactement trois fonctions linguistiques de base, l'expression, la représentation et le guidage ou l'appel.

B. Il y a exactement trois types (matériels) fondamentaux d'entités linguistiques: les symptômes (indices et indicateurs), les symboles et les signaux.

C. Il faut distinguer deux niveaux de formalisation aussi bien pour (A) que pour (B): «action de parole» [*Sprechhandlung*] et «œuvre de langage» [*Sprachwerk*], «acte de parole» [*Sprechakt*] et «structure linguistique» [*Sprachgebilde*]. Les deux premiers sont *subjektbezogen*, liés aux sujets, les derniers sont *subjektentbunden*, libres ou indépendants par rapport aux sujets, mais non indépendants par rapport aux conventions linguistiques.

Un acte de parole est un type ou une espèce dont les actions de parole sont les occurrences. Le résultat d'une telle action, un *Sprachwerk*, est un produit (comme Twardowski l'a signalé). Une structure linguistique, soit un modèle ou un paradigme, est un type dont les produits sont les occurrences.

D. Les deux sortes fondamentales de *Gebilde*, de structures, sont les mots et les champs, qui sont mutuellement dépendants, c'est-à-dire en liaison interne. Il y a des champs verbaux et non verbaux. Les champs verbaux sont propositionnels, les champs non verbaux sont déictiques, ou comportementaux, ou physiques (ST: §§ 2-6).

Par «expression» ou «énonciation», Bühler entend la fonction qui consiste à indiquer des états mentaux et vitaux, par «appel» et «guidage», celle qui consiste à influencer et à guider le comportement d'un interlocuteur et d'un autre type de créature. Expression et guidage apparaissent dans toute interaction linguistique, mais ils peuvent aussi coopérer dans des interactions non linguistiques, comme lorsqu'un apprenti tend quelque chose à son maître ou contremaître, tandis que tous deux sont engagés dans une tâche commune et partagent un champ visuel (1927: 40, 90). Curieusement Bühler, tout comme Wittgenstein, semble avoir été complètement aveugle à la variété et à la structure des épisodes linguistiques initialement décrits par Reinach, et qu'on appelle aujourd'hui des actes de langage (promettre, ordonner).

Qu'entend-t-il par «représentation»? Bühler présuppose que la première fonction des noms et des phrases est de représenter [*darstellen*] des choses et des états de choses. Noms et phrases se trouvent en relation idéale ou idéationnelle [*ideel*] avec les choses ou processus et les états de choses

qui contiennent ces choses ou processus. Il s'agit de la relation d'assignation ou d'application [*Zuordnung*], un terme mathématique utilisé de manière similaire par Meinong, Martinak et Carnap, tout comme par Wittgenstein. À l'intérieur de la classe des noms, il distingue donc entre deux types fondamentaux de mots, les noms de choses et les noms de processus et d'activités. Ainsi qu'il le fait remarquer, les systèmes casuels et prépositionnels des langues indo-européennes sont apparus pour rendre possible la description d'activités effectuées par des sujets et impliquant des objets de différents types. Un autre type d'énoncé, l'énoncé impersonnel, décrit encore un autre type d'épisode.

Bühler montre (1909: 105) que depuis Hobbes, Locke et Hume, il est devenu usuel d'analyser les processus qui se déroulent chez le locuteur et chez l'auditeur selon le modèle d'associations d'idées.

L'ancienne conception était essentiellement basée sur deux thèses intrinsèquement liées. D'une part on croyait que les fonctions du langage pouvaient être intégralement ramenées à la *fonction dénomminative* des mots : chaque mot est le nom de quelque chose, qui est sa *Bedeutung* [...] Et on s'imaginait que la phrase contenait pour l'essentiel une somme [*Inbegriff*] de nominations. Et corrélativement à cette première thèse, on se représentait les processus d'*apprentissage de la parole* comme un apprentissage de la nomination des objets. Ces deux thèses sont fausses ; la fonction de nomination n'est que l'une des multiples fonctions des mots, et l'observation systématique des enfants montre de plus en plus que l'apprentissage du langage n'est pas uniquement basé sur l'acquisition de cette fonction. Les choses apparaissent donc essentiellement plus complexes qu'elles ne semblaient l'être au regard de la théorie élémentaire de départ — quant à savoir comment, c'est ce qu'il n'est pas possible d'inférer déductivement, mais qu'il faut démêler sur la base d'une observation systématique de cas concrets de compréhension du langage. On peut maintenant hésiter sur la question de savoir si, dans une investigation de ce type, c'est la compréhension de la phrase ou la compréhension du mot qui doit précéder. (Bühler 1909 : 107. Cf. aussi *ibid.* : 105 et Wittgenstein PU, §1.)

Une distinction plus large, voire plus fondamentale, entre les types de mots est celle entre les mots qui nomment sans l'aide de la perception et ceux, tels les signaux indexicaux, qui réclament l'aide de la perception.

L'axiome de la théorie du langage qui pose que tous les signes langagiers doivent être des *symboles* du même type est trop étroit ; car certains d'entre eux, tels les mots déictiques, se révèlent être des *signaux*. Et on ne doit pas exiger la même chose d'un signal que d'un (pur) symbole, parce qu'il y a une différence sématologique entre les deux (ST : 107).

Tout comme Wittgenstein, Bühler critique sans les nommer des logiciens qui confondent indexicaux et noms propres. Il est clair qu'ils songent respectivement à Russel et Carnap.

Il faut distinguer la relation d'*application* de celles de *vouloir dire* [*Meinen*] et d'*association*. L'application est une relation entre des mots et des choses « dans le cadre des conventions de la communauté linguistique pour laquelle le dictionnaire avait été fait, dans laquelle "on" emploie le

mot». L'association est une liaison psycho-physique entre l'image acoustique d'un mot et l'image de la chose correspondante dans le cadre des dispositions pour la parole d'un individu. Le vouloir dire est un événement mental, mais il est caractérisé en termes d'application. «L'objet nommé par le nom est *visé intentionnellement* et plus ou moins intentionnellement atteint dans des expériences de parole concrètes; c'est le cas chaque fois qu'un membre d'une communauté linguistique utilise lui-même le nom de manière signifiante et correcte en tant qu'émetteur, ou qu'il le comprend correctement en tant que récepteur d'un message verbal dans lequel ce mot apparaît» (ST: 164).

Bien que l'ensemble de ces trois relations «soient faites l'une pour l'autre», elles ne sont pas équivalentes et «il ne peut que naître une confusion irrémédiable» lorsqu'on manque à les distinguer (ST:164). Le vouloir dire n'est pas une relation d'association (58-59). Bühler affectionne l'emploi d'expressions husserliennes du type «signifier en une seule pulsation», «d'un seul coup» (ST: 292, voir aussi 395 et 69). Le critère externe qui indique qu'un locuteur a produit une phrase et une seule, a voulu dire quelque chose d'un seul coup, est un certain type d'intonation.

Il faut distinguer aussi bien les actes de signification que les actions linguistiques de types de structures linguistiques, qui sont des entités idéales, avec une histoire — par exemple l'«identité génétique» du mot allemand *Vater*, qui est un mot unique pour le linguiste (62). Les produits lexicaux et formels — tels que «l'infinifit» — contraignent les actes de signification et de compréhension.

L'axiome (D) a distingué entre champ verbal et champs non verbaux. Étant donné qu'il existe deux types principaux de champs non verbaux, nous avons trois types fondamentaux de contexte ou d'*Umfeld* (de champ environnant) pour les symboles.

- des champs ou des contextes consistant en d'autres mots (le champ *syntactique*)
- des champs consistant en comportements (le champ *sympratique*)
- des champs consistant en objets physiques (le champ *symphysique*)

Comme exemples de nominations *sympratiques* (Bühler dit aussi *empratique*, cf. ST: 159) ou de désignation utilisant des signes linguistiques isolés, nous avons les énoncés typiques du client au café qui commande «un noir» au garçon, ou encore ceux du passager dans le tramway, qui demande «un aller-simple» au receveur (155), tout comme les interjections qu'on emploie pour interpeller les autres du genre «hé!», ou «allô!» (300). Les démonstratifs sont utilisés *sympratiquement* dans la mesure où ils se combinent avec des gestes pour fonctionner comme des signaux (31). Un usage *sympratique* du signe fait partie d'un champ environnant qui est une «praxis», il est encadré dans une pratique (158-159).

Les noms peuvent être attachés physiquement à ce qu'ils nomment, comme les noms de marques, les noms de lieux, les titres de livres, les noms gravés sur des mémoriaux. Les noms de lieux sur les poteaux indicateurs qui nomment les endroits qu'ils indiquent sont des «agrafages à distance» (159). Une autre variation du cas le plus simple est celle fournie par la relation entre les noms de propriétaires ou de producteurs inscrits sur les objets possédés ou produits et les personnes concernées. L'agrafage matériel est commun à tous les emplois *symphysiques* de noms. Les différents types de

suppositio font usage des différents types de champs dans lesquels les signes peuvent apparaître (312). Ainsi la mention d'un mot implique un champ symphysique — le mot mentionné est une partie physique du terme singulier; il implique un champ sympratique — la marque de citation fonctionne de manière indexicale; et bien sûr, la mention d'un mot se produira fréquemment dans le contexte d'un champ synsémantique.

Dans quelle sorte de relations sémantiques les signes symphysiques et sympratitiques se trouvent-ils?

Des interjections comme «Allô!» n'apparaissent jamais dans des champs symboliques comme le font les noms, et ils ne peuvent pas davantage être comptés «sans réserve» parmi les termes déictiques. «Peut-être n'aurait-on pas tort non plus de les classer dans le système à une classe des appels humains et animaux, en les séparant de la sorte encore plus radicalement des mots proprement dits», qui appartiennent quant à eux au système à deux classes, formé de mots et de phrases (300). À propos d'autres signes sympratitiques, Bühler écrit:

Pour peu qu'on examine les faits sans prévention, il apparaît largement indifférent que ces termes soient des particules déictiques ou qu'ils soient pourvus de fonctions dénominatives. S'il en a envie, au lieu de dire «avec correspondance», le voyageur dans le tramway peut tout aussi bien faire comprendre ce qu'il veut obtenir en indiquant avec le doigt l'une des deux souches de tickets que le receveur a en main. Pour le reste, la particule *geradeaus* [«tout droit», «sans détour», c'est-à-dire «aller simple»] qu'il faut peut-être (ou peut-être pas) comprendre comme un adverbe se trouve sur le même plan que le verbe *umsteigen* [«changer de train», c'est-à-dire «avec correspondance»]. Il apparaît que l'accusatif *einen schwarzen* [«un noir»] est équivalent à un nominatif. Parfois il suffit d'un hochement de tête ou d'un *oui*, quand l'autre s'apprête avec une attitude interrogative à entreprendre l'action appropriée, ou bien on dit «l'autre cette fois-ci» si la situation l'impose. Y compris dans cet emploi, les termes dénominatifs restent ce qu'ils sont, ils nomment quelque chose (ST: 156).

Ce qui est essentiel à tous les emplois empratiques du langage apparaît selon Bühler si nous réfléchissons sur qui rend parfois nécessaire l'introduction du langage dans des transactions non-verbales — sur ce qui est introduit, et pourquoi —:

Jadis à Vienne le passager n'avait même pas à préciser «avec correspondance», car il n'existait qu'une seule sorte de ticket. Celui qui voyait ici se dérouler sans accros la transaction familière qu'était l'achat de billet entre deux partenaires silencieux, celui-là savait aussi en fonction de quel cas limite la plupart des discours prétendument «elliptiques» doivent être compris: des îlots de langage émergent au milieu d'une mer de communication silencieuse, mais univoque, aux endroits où il s'agit d'opérer une différenciation, une *diacrise*, un choix entre plusieurs possibilités, et qu'on peut le faire commodément par l'insertion d'un mot. Ces derniers émergent, et sont les bienvenus, tout comme sont bienvenus les noms et les flèches sur les poteaux indicateurs à la *croisée* des chemins que l'on suit» (155-156).

En relation étroite avec les emplois symphysiques qu'on vient d'évoquer, il y a le cas du baptême.

Lorsque je fais attribuer solennellement à un enfant un nom comme *Charles* ou *Marie*, il s'agit pour les participants, et plus tard pour d'autres, qui sont informés par les participants, d'une *convention* qui sera respectée. Ce prénom suffit à lui seul comme signe individuel dans les petits groupes.

[...] Si on se place du point de vue de leur statut, c'est-à-dire de leur règle d'application, est-ce que ces noms sont équivalents à des «noms de classe»? Avec J. St. Mill, je réponds catégoriquement *non*. En effet l'application lors du baptême n'est pas et n'est jamais logiquement équivalente à une définition, mais vue de loin, elle est équivalente à l'application d'une marque à la craie rouge sur une maison. Le fait que le signe individuel qu'est le nom propre n'est pas marqué au fer sur le front du nouveau baptisé est sans importance pour la question qui nous occupe. Les participants en prennent déjà note, et sont en mesure (de manière toujours plus sûre au fil des ans) de reconnaître en tant qu'individu distinct des autres celui qui le porte. Cet individu est le donné, et il a été amené au baptême; il n'a nul besoin d'une «définition». Et de fait le baptême n'est pas une définition, mais (la tentation est forte de poursuivre en disant «un sacrement»), c'est une attribution analogue à un agrafage; c'est une attribution déictique de nom. Les noms propres sont distribués de manière déictique; ce n'est pas exactement le champ symphysique, mais bien quelque chose d'analogue qui en jeu ici» (235-236; cf. aussi 226).

Si Bühler a raison, les principes contextuels de Frege et de Husserl et de bien des linguistiques contemporaines sont trop étroits: les mots ont besoin d'un contexte pour signifier, mais il n'est pas nécessaire que ce contexte soit un contexte propositionnel. Il est nécessaire qu'il y ait un espace ou un champ avec les relations internes qui lui sont associées, mais il faut accepter les champs physiques et comportementaux en plus des champs propositionnels.

Nous avons mentionné jusqu'à présent des cas où les signes linguistiques forment des unités avec des éléments non linguistiques qui ne sont pas eux-mêmes des signes. La distinction entre les champs synsémantiques et symphysiques connaît des analogons totalement non linguistiques. Un contraste coloré peut être perçu sur un champ symphysique de taches de couleur. «La situation est par contre profondément différente, dans le cas du "contexte" des *valeurs figuratives dans un tableau pris dans son ensemble [Bildwerte im Ganzen eines Gemäldes]*. Un seul et même pigment gris sur la palette peut être utilisé pour représenter une ombre, un reflet de lumière et la couleur d'un objet. «Le contexte des valeurs figuratives dans un tableau est analogue au contexte de signes linguistiques. Là comme ici il y a un champ environnant synsémantique» (165). Les symboles non linguistiques réclament des champs tout comme le font les symboles linguistiques. Le papier à musique qu'utilisent les musiciens, les cartes, les espaces picturaux, la scène qui est le champ de l'acteur, et les représentations graphiques de courbes sont des exemples de champs non linguistiques (179-185).

Comme exemples de champs similaires à l'intérieur du langage, nous avons le système {action-agent-patient} exprimé par l'ordre des mots ou des cas dans les langues indo-européennes (236 sv.), le système des événements, des lieux et des époques tel qu'il est exprimé par les phrases impersonnelles

(376 sv.), le système des relations internes exprimé par des verbes et des accusatifs internes (246 sv.), le système des phrases nominales et des conjugaisons (195).

Les descriptions par Bühler des outils de représentation non linguistiques sont introduits afin d'éclairer les structures des emplois représentationnels du langage. Ainsi qu'il le fait observer, il est curieux que ce type de comparaison soit si rare (179 sv.).

L'alphabet, le système écrit de numérotation décimale, et les nombres oraux par exemple, sont des intermédiaires, des «instruments de médiation», que Bühler appelle *classeurs* ou *organiseurs*, «on les appelle des intermédiaires, parce qu'ils sont insérés *entre [nous et les choses]*, et on les appelle des organisateurs parce que ce qu'ils font est comparable à ce que font des instruments matériels d'organisation comme les classeurs de lettres, les catalogues et d'autres outils du même type» (193). Ce sont des «relations d'application indirectes, *médiatisées*» (192), contrairement aux applications directes abordées précédemment. Les classeurs jouent le même rôle que ce que Marty avait appelé des formes linguistiques internes, mais à la différence de ces dernières, ils sont toujours remplaçables par des équivalents externes.

Bühler fournit l'exemple suivant. Considérons deux manières d'assigner des lettres aux sommets d'un polygone, soit arbitrairement, soit en suivant l'ordre alphabétique de A à F. À la différence de la première, la seconde solution introduit un rudiment d'iconicité et cette projection des sommets du polygone sur la série associée des lettres de l'alphabet offre un certain nombre d'avantages. Par conséquent «on peut [...] ôter l'objet de la sphère de la perception, et cependant énoncer encore un certain nombre de choses à son sujet, immédiatement vérifiables avec la seule aide de la série associée» (192-193).

Les ordres aveugles de l'alphabet ou des nombres sont appris par association. Mais une fois apprise la convention que, par exemple, certains signes doivent avoir la valeur de l'unité, des dizaines, des centaines, et ainsi de suite de droite à gauche, «des aperçus structuraux deviennent possibles et sont utilisables lorsqu'on opère avec des nombres, aperçus qui ne pourraient être extraits d'une chaîne associative aveugle comme telle» (194).

Bühler attache une grande importance à la façon dont fonctionnent les formes linguistiques internes du type de celles qui vient d'être mentionnées. Il serait, pense-t-il,

facile de montrer qu'à l'intérieur du système de signes dont est constituée une langue parlée, apparaissent de grands nombres de chaînes associatives et de réseaux associatifs qui, du point de vue psychologique, se trouvent au même niveau que la chaîne alphabétique, et qui rendent des services équivalents dans la tâche vaste et globale d'organiser notre savoir à propos des choses, et de transmettre ce savoir aux autres [...] (193).

Les champs symboliques, linguistiques ou non, sont caractérisés par la pertinence abstraite. Leurs propriétés sont dues à des conventions et à la tradition, et ne sont pas des propriétés physiques. Manquer de voir ce point, c'est se rendre coupable de *stoffliche Entgleisung*, de fourvoiement substantialiste.

Une feuille de papier blanc en face de moi n'est pas encore un champ. Pas plus que n'est encore un champ la succession brute du discours humain dans le flux sonore. Mais il faut que quelque chose soit intégré ou ajouté à la succession des sons, quelque chose qui corresponde au réseau de coordonnées géographiques, ou à la portée de cinq lignes parallèles sur le papier à musique, pour obtenir un champ ou des champs à partir de la succession temporelle (181).

Ne pas prendre en compte les relations sématologiques internes, fixées conventionnellement, conduit soit à l'erreur qui consiste à ne rien voir d'autre que les propriétés physiques des signes, soit à une conception « magique » du langage, qui lui attribue des propriétés magiques. Les deux erreurs se trouvent combinées dans les conceptions du langage qui réduisent le phénomène de pertinence abstraite et les relations internes à de mystérieuses relations causales (cf. ST : 46-47 ; Wittgenstein, 1930-31, manuscrit TS 213, cité par Hilmy, 1987 : 108). Une autre erreur encore serait d'affirmer que les relations internes nécessaires au langage requièrent une position platonicienne. Les relations internes émergent de faits contingents et ils en dépendent.

Pour Bühler comme pour Husserl, toutes les phrases portant sur des objets situés dans le temps sont déictiques d'une manière ou d'une autre (ST : 373). Mais le fait que le langage soit un système qui consiste en deux types de champs, des champs symboliques et des champs déictiques, celui-là dépendant de celui-ci, trouve lui-même sa source, dans la perspective de Bühler, dans le rôle de la déixis dans l'apprentissage. Bühler qualifie (385) la déixis dans l'usage ordinaire du langage de *déixis d'objet*, et son rôle dans l'apprentissage de *déixis d'apprentissage* (*Lerndeixis*, déixis d'apprentissage).
Chaque locuteur

a acquis durant l'enfance la signification de *tous* les termes dénominatifs d'objets et d'états de choses par une désignation directe ou indirecte, et l'a conservée par la pratique (383).

Le mécanisme est identique quand nous sommes confrontés à de nouveaux symboles dans le domaine logique ou scientifique :

« Regarde là ! ce signe que tu as devant les yeux sur le tableau, sur la page du livre, nous l'utilisons comme symbole pour telle et telle chose. » C'est ainsi ou d'une manière analogue que l'on procède pour conférer une signification à tous les symboles, et en pratique aucun système de symboles ne peut être mise en circulation intersubjective sans qu'il soit fait recours à cet auxiliaire déictique (383).

Par conséquent, accorder ou conférer de la signification n'est pas pour Bühler, comme c'était le cas pour Husserl, quelque chose qui est suscité par des actes de signification. Cela implique des corrélations entre des marques ou des sons et des objets perceptibles, publics.

Étant donné que la « déixis d'apprentissage [*continue*] toujours à s'exercer dans notre compréhension de toutes les phrases » (385), tous les items non linguistiques, quels qu'ils soient, qui sont nécessaires à l'acquisition du langage — des modèles, des motifs colorés, ou des tables de couleurs — *appartiennent au langage*. Selon Bühler,

[...] la *théorie des deux champs* affirme que les différentes manières de mettre sous les yeux en montrant ou en présentant relèvent tout autant de l'essence du langage naturel, et n'en sont pas plus éloignées que l'abstraction et l'appréhension conceptuelle du monde (ST XXIII).

Il s'agit là d'une affirmation qui vaut tout à la fois pour la façon dont le langage est utilisé et pour la façon dont il est appris. Chaque acte de parole [*Sprechakt*] et chaque action de parole [*Sprechhandlung*] sont encadrés dans une histoire d'action, qui est à son tour encadrée dans l'histoire du locuteur, laquelle inclut l'histoire de son apprentissage, l'histoire de l'acquisition de ses capacités linguistiques (Bühler, 1933: 51-52).

La conception que propose Bühler du rôle de la perception pour rendre possible la relation d'application est une vision révisée de la conception réaliste et vérificationniste que Husserl se fait de la signification et de l'intentionnalité. Mais Bühler tire ce type de conception vers le nominalisme et le naturalisme. Il gauchit les conceptions autrichiennes du langage antérieures sur trois points.

Premièrement en ce qui concerne la thèse husserlienne que la référence individuelle dépend de la perception et que la prédication dépend d'une justification par la perception. Il est clair que Bühler souscrit à la première thèse de Husserl, bien qu'il ne soit pas évident qu'il accepte la seconde partie du vérificationnisme (réaliste) de Husserl. Dans la perspective de ce dernier, le sens des expressions dépend de leur relation à la perception. Pour Bühler en revanche les expressions sont dépourvues de sens. Elles sont utilisées de manière signifiante dans la mesure où elles sont reliées de manière interne à la perception et par conséquent au comportement.

Car chaque parole concrète se trouve en liaison vitale [*im Lebensverbände*] avec le reste du comportement pourvu de sens d'un individu. Elle *se trouve parmi* les actions, et elle *est elle-même* une action (ST 52).

La perception naturelle et le langage naturel sont, pour Bühler comme pour Scheler, les deux composants centraux d'une seule et même forme humaine d'existence, l'attitude naturelle du sens commun.

Finalement Bühler insiste, à l'encontre de Husserl et de Scheler, sur le fait que la fonction représentative du langage est une fonction instrumentale. Mais cette thèse ne le conduit pas à affirmer que le langage a un but extérieur à lui-même, comme c'est le cas pour l'activité de cuisiner. Marty se fait une conception du langage qui l'assimile à la cuisine: le locuteur, estime-t-il, a pour but de modifier l'état cognitif d'un interlocuteur. Bühler insiste sur le fait que, dans la mesure où le langage est une action, cette action doit être conçue comme une praxis au sens d'Aristote. C'est seulement dans la mesure où l'emploi du langage entraîne la production d'œuvres et de leurs types que le langage des buts devient approprié (ST: 52-53). L'«appareil sémantique ou les relations» — expression, guidage et représentation — contribue à constituer la vie des communautés humaines (KP: 39⁴).

⁴ *Die Krise der Psychologie*, désormais «KP».

Une part importante de la réflexion concerne la distinction entre les fonctions spécifiques du langage et les buts de l'usage du langage (KP: 123). Si un type d'usage du langage est dépourvu de but externe, alors sa dimension normative est celle d'une norme catégorique; s'il possède un but externe, alors sa dimension normative est celle d'une norme hypothétique. Cette distinction apparaît déjà dans le rôle crucial des jeux dans l'acquisition du langage et dans d'autres types d'apprentissage. Si le langage est au commencement le résultat d'une interaction entre exercice et jeu (KP: 208 sv.), les premiers jeux de ce type sont des *Handlungsspiele*, des «jeux d'activité», lesquels sont suivis par des *Werkspiele*, des «jeux de production» (ST: 53, GEK: 220 sv., 467 sv.).

3. Les exemples et distinctions wittgensteiniens

Ainsi que nous allons maintenant le voir, l'ouverture des *Investigations* illustre l'analyse du langage qui vient d'être exposée.

Nombreux sont les lecteurs des *Investigations* qui sont frappés par la manière magistrale dont la première section ébauche les thèmes de la première partie. Mais plusieurs d'entre eux sont troublés par le caractère apparemment décousu des exemples et des distinctions qui se multiplient en une rapide succession. Le lecteur qui a suivi mon esquisse de l'analyse bühlerienne du langage a de bonnes chances de faire l'expérience d'un *Gestalt switch* — ce que Bühler appelait un *Aha-erlebnis* — en parcourant les paragraphes introductifs des *Investigations*. Il est possible qu'il en vienne à voir une maison là où il n'avait vu jusqu'alors que des briques, ou une forêt là où il n'avait vu jusqu'alors que des arbres.

Les *Investigations* débutent avec une citation de Saint Augustin, dans laquelle un certain nombre de concepts tels que «appeler», «nommer», «désigner», «vouloir désigner» et «comprendre» sont employés. Wittgenstein introduit trois distinctions et un usage du langage. La première distinction est celle entre apprendre et utiliser le langage. La seconde distinction est celle entre une certaine «image» du langage, et une certaine «idée». La troisième est entre les types de mots. L'usage du langage est la première des nombreuses descriptions concrètes de la façon dont le langage fonctionne.

Selon l'image, les mots et les objets se trouvent en relation de nomination, et les phrases sont des combinaisons de mots. Cette image est la racine de l'idée qui suit: tous les mots se trouvent en relation d'application [*Zuordnung*] aux significations [*Bedeutungen*], en situation d'en tenir lieu. Par la suite, Wittgenstein poursuit en introduisant les termes «sémantiques» apparentés: «signifier» [*bedeuten*], «désigner» [*bezeichnen*], «nommer» [*benennen*] et «se référer à» [*sich beziehen auf*]. Dans les descriptions détaillées qui suivent sur la manière dont les mots sont et peuvent être utilisés, l'auteur nous présente des cas pour lesquels l'image est appropriée, et suggère que la conception augustinienne du langage est simpliste.

La relation d'application est ensuite distinguée de deux autres relations. Il y a la liaison associative [*assoziative Verbindung*] (§ 6) que Wittgenstein présente parfois aussi comme impliquant

la mémoire (§ 53; cf. 256, 508, 271). Il y a une troisième relation, celle mentionnée dans la section 19: la relation qui consiste à vouloir dire [*Meinen*] une chose avec ou sans l'aide d'un signe (§ 20). Le pendant de ceci est la compréhension d'un mot *Mit einem Schlage*, «d'un seul coup». Ce qui est compris dans des cas de ce genre n'est pas un «emploi» élargi d'un mot au cours du temps. (§ 138; cf. aussi 139, 191, 197).

La distinction finale introduite dans la première section est celle entre les noms de choses et les noms de procès ou d'activités, et d'autres types de mots encore. Plus loin, dans la section 8, Wittgenstein introduit les expressions indexicales, qui sont ultérieurement distinguées des noms (§ 38), ainsi que des noms propres (§ 15).

3.1. Fonctions et signes en contexte

Voyons maintenant l'usage du langage décrit dans la section 1. Ici un client apporte au marchand un billet sur lequel se trouve marqué *cinq pommes rouges*, ce dernier ouvre le tiroir marqué *pommes*, cherche *rouge* sur un tableau, et trouve un modèle de couleur en face de ce mot, et compte jusqu'à cinq, finit par extraire cinq pommes rouges du tiroir. Cet usage du langage illustre les trois catégories de classeurs, les usages sympratiques et symphysiques des signes. Les signes *cinq* et *pommes rouges* se combinent avec une série d'actions qui en forment le champ. Le mot *pomme* apposé sur le tiroir est un exemple de mot appartenant à un champ symphysique. Le tableau contenant *rouge* et des modèles de couleur, tout comme la série des nombres cardinaux, sont des classeurs.

Un aspect plausible d'organisation des premières sections apparaît immédiatement. Après avoir introduit des exemples de classeurs, de signes sympratiques et symphysiques, Wittgenstein poursuit en abordant ces types d'emploi séparément et dans différentes combinaisons.

Un second usage du langage (§ 2) est l'usage sympratique du langage seul. Le maçon, A, crie *bloc*, *pilier*, *dalle* ou *poutre*, et l'aide B «apporte la pierre qu'il a appris à apporter à tel ou tel cri» (cf. Innis, 1988: 80; BB 77F; Waismann, 1965: 198 sv.).

Un autre emploi du langage dans la section 8 ajoute deux classeurs et deux expressions déictiques au langage des maçons. Les expressions déictiques sont *la-bas* et *ceci*. Le premier classeur est une série de lettres de l'alphabet, le second un certain nombre d'échantillons de couleurs.

Dans une variante du jeu de langage des maçons, Wittgenstein mentionne un usage symphysique du langage, dans lequel des noms propres sont attachés à des objets. «Le signe [se trouve] sur l'objet qu'il désigne».

Supposons que les outils que A utilise en construisant portent certains signes. Si A montre un tel signe à son aide, ce dernier lui apporte l'outil qui est pourvu de ce signe» (§ 15; le fait que ces marques sont des noms propres est indiqué à la section 41; cf. Waismann, 1965: 198 sv.).

Wittgenstein dit que

le mot *désigner* [*bezeichnen*] est peut-être utilisé de la manière la plus directe quand le signe se trouve sur l'objet [...]. C'est de cette façon, et de façon plus ou moins similaire, qu'un nom désigne une chose et qu'un nom est conféré à une chose. — Lorsque nous philosophons, il se révélera souvent utile de nous dire à nous-mêmes : nommer quelque chose, c'est quelque chose qui équivaut à attacher une étiquette nominale à une chose (§ 15, cf. aussi 26).

Alors que Wittgenstein suggère que nommer peut consister à attacher une étiquette à une chose, Bühler affirme que cette opération est un *critère* pour l'obtention d'une relation de nomination :

Lorsqu'une image optique de nom est physiquement associée à l'objet sensible ainsi nommé, lorsque cette association doit dans ces conditions être interprétée comme un champ symphysique efficace, cet agrafage visible devient l'indice d'une application (idéelle) (ST: 164).

Le fait que la contiguïté physique soit un critère pour la seconde implique que ces deux relations soient distinctes. Et c'est effectivement le cas. L'agrafage physique ne suffit pas à faire d'un mot le nom de celui qui le porte. Les caractères imprimés sont après tout physiquement attachés sur la page, mais ne constituent pas des signes symphysiques.

La relation du papier des livres aux figures noires qu'il porte est très différente par exemple de celle de la marchandise au nom imprimé sur elle, comme de la relation au signe linguistique de tout porteur de nom lorsqu'il affiche le nom qu'il porte comme étant *le sien*, etc. Dans ce cas l'agrafage devient le critère physique, manifeste aux sens, de l'opération d'application (162).

Dans la section 37, Wittgenstein nous dit que la relation de nomination consiste en une série de choses différentes. Il mentionne trois possibilités. La première a déjà été mentionnée : il se peut qu'elle consiste en ce que Bühler appelle la nomination symphysique. Elle peut aussi consister en une nomination sympratique, voire en une association (GEK: 230).

3.2. Outils et fonctions

Les fonctions des mots dans ces exemples sont aussi variées que les fonctions des outils (§ 11-14). Elles sont liées aux activités d'envoyer quelqu'un faire des achats, de remettre un billet au commerçant (§ 1), de communiquer, de construire, de passer des pierres (§ 2), de désigner (§ 8) d'ordonner (§ 2, § 8). Et Wittgenstein mentionne des langages dont on peut imaginer qu'ils consistent uniquement en ordres et en rapports lors d'une bataille, ou en questions et en réponses du type oui/non (§ 19). Bien que Wittgenstein mette en garde contre de telles simplifications, nous pouvons dire que dans tous ces cas, les signes sont utilisés comme des signaux pour guider un interlocuteur. D'une manière plus discutable, nous pouvons dire que les utilisateurs de ces signes indiquent ou expriment quelque chose. Mais c'est une caractéristique des descriptions de Wittgenstein qu'elles ne contiennent aucune référence aux états psychologiques qui se trouvent ainsi exprimés.

Dans les sections 3 et 17, Wittgenstein mentionne une analogie qui va prendre une importance croissante, celle entre mots et pièces d'échecs, entre la description du langage et la description des jeux.

Wittgenstein affectionne la comparaison entre les mots et les pièces d'échecs. Leurs propriétés ne sont pas seulement des propriétés physiques (§ 108). Avec les champs dont ils font partie, ils demandent à être caractérisés en termes de propriétés conventionnelles. L'utilisation d'un mot, ou celle du roi aux échecs, ne peut être expliquée qu'à quelqu'un qui connaît déjà leur «Platz», c'est-à-dire leur position (§ 31). Les contrastes, qui sont selon Bühler essentiels à de tels champs, à leurs différentes *Plätze* ou valeurs de champ, et les valeurs des éléments que ces champs contiennent, sont souvent mentionnés par Wittgenstein, qui souligne toutefois le danger qu'il y a à supposer une réalité psychologique à d'éventuels contrastes (§ 20).

Les champs et les mots dans les champs ne sont pas de mystérieuses entités mentales ou platoniciennes. Mais leurs propriétés ne sont pas seulement des propriétés physiques. Similairement, en décrivant les règles qui régissent les mouvements des pièces aux échecs, nous ne décrivons pas les propriétés physiques des pièces (§ 108). Le mouvement physique d'une pièce aux échecs n'est un mouvement aux échecs que dans les circonstances que nous appelons «jouer une partie d'échecs» (§ 33). Confondre des propriétés physiques et des propriétés conventionnelles, c'est adopter une attitude analogue à celle que Bühler appelle l'approche phonéticienne de la phonologie.

3.3. Les composants non verbaux du langage

Wittgenstein affirme qu'il est plus naturel et que cela cause moins de confusion de compter les modèles de couleur au nombre des outils du langage (§ 16). Car si quelqu'un dit: «prononce le mot *le*», le second *le* compte pour un composant de la proposition. Le rôle qu'il joue ressemble à celui d'un modèle de couleur. Ce type de *suppositio*, la mention, tout comme l'usage d'un modèle de couleur, utilise un champ symphysique. Le champ en question consiste en mots. Il existe plusieurs types de modèles dans les champs non linguistiques qui ne font pas moins partie du langage, bien qu'il ne s'agisse pas d'un langage à base de mots (§ 50, 56, 72, 73). Les tableaux de couleurs et d'autres classeurs sont les expressions de règles (§ 53).

Les brèves remarques que Wittgenstein formule ici ont une longue histoire dans sa propre pensée (tout comme les descriptions que fait Bühler du rôle de la perception dans le langage trouvent leur origine dans la conception husserlienne de la manière dont un sens linguistique élémentaire est complété par le contenu perceptif dans les énoncés indexicaux.)

Dans *Der Gedanke*, Frege a formulé une interprétation des indexicaux qui, sans fournir aucune interprétation explicite de leur sens et de leur signification, contient cependant une interprétation des moyens de représentation qui leur sont inhérents et de leur *Bedeutung*. Selon cette interprétation, un terme indexical singulier ne consiste pas seulement en un pronom démonstratif, mais il est aussi constitué des circonstances qui l'accompagnent. En d'autres termes, une expression déictique n'est pas

purement linguistique, et elle réfère à son composant non linguistique. Wittgenstein revient constamment sur cette distinction frégréenne, qu'il affectionne de marquer en distinguant entre les « symboles », qui ne sont pas purement verbaux, et les « signes ».

Bühler et Wittgenstein décrivent souvent différents types d'expressions déictiques. Le type de base, la déixis nominale, dans laquelle *ceci* par exemple est complété par la perception d'un objet, offre plusieurs sous-catégories. Il y a ainsi la déixis *so*, « déixis *ainsi* », quand il est fait référence à un modèle illustré par la production d'un fragment de comportement (« Fais-le ainsi »). Et outre le champ déictique égocentrique, dont l'« origine » est le locuteur, il y a les champs topomnestiques, dans lesquels un objet familier prend en charge le rôle d'« origine ». Finalement les expressions déictiques peuvent être remplacées par des noms — pour lesquels Bühler forge le terme de *prodémonstratifs* — bien que, naturellement, ceci ne suffise pas à éliminer les fonctions de désignation et de perception.

Ici comme ailleurs Bühler découvre un système dans ce que Wittgenstein présente apparemment comme un fragment de l'inépuisable variété du langage. Par conséquent la déixis nominale illustre la catégorie de la nomination symphysique; la déixis *so* guide un interlocuteur d'une façon qui va au-delà du guidage propre à la déixis nominale, en ce que l'interlocuteur doit suivre les traces du fragment de comportement ainsi présenté; l'orientation topomnestique dépend de l'orientation égocentrique. C'est à cause de sa structure, du moins selon Bühler, que les « valeurs de champ » d'un système déictique unique sont si facilement traduisibles dans ceux d'un autre système.

3.4. Apprentissage et usage

Dans une communauté dont le langage se limite au langage du maçon, « une part importante du dressage consistera dans la désignation des objets par l'instituteur, qui attire sur eux l'attention de l'enfant, tout en prononçant un mot » (PU: § 6). Wittgenstein appelle l'activité de l'instituteur, un *enseignement des mots par ostension*. Celui-ci forme « une part importante du dressage » et « on peut dire qu'il établit une liaison par association entre le mot et la chose ». L'enseignement des mots par ostension diffère du procédé qui consiste à donner des définitions aux mots par ostension en ce que ce dernier est appliqué aux enfants capables de demander le nom d'un objet, tandis qu'il est fait recours au premier procédé avant que l'enfant ne puisse demander, à propos de l'objet désigné, quel est son nom (cf. GEK: 230, 397). Nous pouvons peut-être dire que l'enseignement par ostension et les associations qu'il établit sont plus primitifs que les définitions par ostension.

4. Soigner la plaie qu'est l'ellipse

La distance entre Bühler et Husserl d'une part, et entre Wittgenstein et, disons, Frege d'autre part, apparaît avec la plus grande clarté dans les discussions de Bühler et Wittgenstein sur le phénomène de l'ellipse. Malheureusement la question se trouve prédéterminée par l'étiquette. Comme

Bühler et Wittgenstein le soulignent, nombreux sont les usages de mots qui sont facilement regardés comme des expressions elliptiques de pensées et de leur expression phrastique complète. Cependant si facile qu'il soit d'emprunter ce chemin, l'un comme l'autre y voient une tentation à laquelle il est préférable de résister.

Il y a, dit Bühler, une tentation à laquelle succombe le «sectateur endurci de l'idée générale d'ellipse» (ST: 157), qui veut trouver dans chaque occurrence isolée d'un mot ou d'une expression, un environnement linguistique implicite ou non exprimé. Bühler oppose à sa propre analyse descriptive une tentation théorique persistante, présente dans de nombreuses approches des emplois sympratiques et symphysiques des mots.

Le fait qu'il arrive à [des termes dénominatifs dans un champ sympratique] de marcher de concert indifféremment avec d'autres signes linguistiques et non linguistiques [...] induit facilement le théoricien dans la tentation de fournir la même interprétation sommaire pour tous les cas. Mais il faut procéder avec précaution (156).

Bühler reconnaît avoir lui-même succombé à cette tentation :

C'est ainsi que je procédais d'abord, jusqu'à ce que je sois forcé de voir combien les compléments que j'ajoutais avaient une tournure arbitraire et forcée. À ce jeu, on se fait parfois l'effet d'un écolier stupide ou (peut-être plus exactement) d'un maître d'école pédant, lorsqu'on commence à théoriser avec des complémentations phrastiques, alors que la pratique naïve est totalement dénuée d'ambiguïté (157).

Comment faut-il s'occuper de cette tentation ?

L'épidémie de l'ellipse sera endiguée *avant qu'elle n'enfle*, si on est mesuré de montrer que le présupposé [suivant] est faux: tous les mots employés de manière signifiante doivent nécessairement se trouver dans un champ synsémantique, doivent être portés par un contexte [linguistique]. Y parvenir est la seule *cure radicale* contre la plaie bimillénaire de l'ellipse (167-168).

Selon Bühler, la forme que cette tentation prend est celle d'une surgénéralisation d'un phénomène véritable: «Bien sûr qu'il existe des *ellipses*. Il existe des constructions incomplètes (pensons aux cathédrales du Moyen Âge), et du reste toutes sortes d'œuvres humaines dont la réalisation est restée inachevée, et, parmi ces dernières, il y a aussi des discours incomplets» (166).

Celui qui identifie correctement les faits d'emploi sympratique et symphysique des signes sonores se trouve à même, en tant que théoricien, de dépeupler totalement le ghetto des squatters autour du palais de la phrase. Ceux qui ont été évacués vivent de leur droit propre, et n'ont nul besoin d'être évalués à l'aune de la «phrase complète», c'est-à-dire à l'aune d'un discours synsémantiquement intégré et synsémantiquement «complet» (366).

Le contact qui est parcimonieux dans l'emploi des mots

ne peut être caractérisé sommairement et une fois pour toutes comme une parole pauvre, primitive, incomplète. Ce serait en effet tout aussi faux que si on voulait par exemple considérer sommairement un échange de marchandises sans recours ou avec un recours réduit à la monnaie comme l'expression d'un ordre économique primitif et incomplet. Il peut y avoir au contraire un très grand raffinement dans le deux cas. Il existe aussi une haute culture de la parole «elliptique», dans laquelle les valeurs de champ de la situation sont utilisées pour compléter et préciser le sens des flots phonétiques (88).

Là où il n'y a pas de contexte linguistique, Bühler met en garde le théoricien afin qu'il évite les constructions hypothétiques générales.

Il se peut que le locuteur reproduise ici aussi un fragment de phrase, et [s'en remette] à l'auditeur pour le reste ; il se peut que le linguiste reconnaisse dans tel ou tel trait formel ce qui détermine la position syntaxique d'un signe linguistique. Qu'est ce que ça implique ? Guère plus que le fait que le signe linguistique, tel qu'il a été ici exprimé, *pourrait* occuper une place définie dans un contexte [linguistique], et qu'en général il le fait (156).

Le sectateur endurci de l'idée générale d'ellipse considère que ces possibilités objectives se vérifient pour toutes les occurrences de mots isolés. Mais

ce ne serait rien d'autre qu'une méconnaissance fondamentale des conditions psychologiques, que de prétendre voir dans ce cas particulier une interprétation nécessaire et suffisante pour tous les cas (157).

Le sectateur endurci

fera observer qu'il est pourtant *possible* de construire une phrase autour d'une nomination empratique. À quoi on répondra que c'est certes indiscutable, mais que cela ne prouve rien. Un interprète expert en l'art du langage peut aussi adjoindre un texte plus ou moins pertinent à chaque phase d'une interaction totalement silencieuse ; le bras droit que le passager tend avec de l'argent dans le tramway «dit» au receveur : «donnez-moi un ticket s'il vous plaît !» Aucun doute, le geste «dit» cela de manière à peu près aussi univoque que la patte levée d'un chien qui quémante en gémissant dit à son maître en train de manger : «s'il te plaît donne-moi donc aussi un morceau !» (157).

Wittgenstein pense lui aussi que la question du type de champ ou de contexte que requièrent les mots prend un relief tout particulier lorsqu'on aborde le problème de «l'ellipse». Sa discussion de «l'ellipse» dans les sections 19-20 des *Investigations* contient une remarque décisive contre la tendance à considérer que l'usage d'un mot isolé tel que «dalle !» dans le jeu du maçon est réellement l'expression elliptique d'une pensée propositionnelle ou d'une phrase plus longue.

Dalle! [...] n'est pourtant qu'une forme abrégée de la phrase *Donne-moi une dalle!* [...] — Mais pourquoi ne devrais-je pas au contraire nommer la phrase *Donne-moi une dalle!* un «allongement» de la phrase *dalle!?* — Parce que celui qui crie *dalle!* veut véritablement dire *Donne-moi une*

dalle! — Mais comment est-ce que tu fais ça? Comment fais-tu pour «*vouloir dire ça*» en disant *dalle!*? Est-ce que tu te prononces intérieurement la phrase non abrégée? (PU: 19).

Bühler recourt à l'analogie avec l'outil pour montrer qu'il est erroné de considérer que nous pensons en phrases, et que nous nous contentons de les exprimer de manière elliptique.

Lorsque le client taciturne au café dit «un noir», il reproduit à partir de l'inventaire des dispositions linguistiques qu'il a en mémoire un fragment qui lui est immédiatement disponible, et se comporte ainsi un peu comme le bricoleur qui veut enfoncer un clou, et se saisit du premier objet adéquat qui lui tombe sous les mains. Il n'est pas nécessaire que ce soit un vrai marteau, ce peut être tout aussi bien une chaussure de montagne, des tenailles, ou une brique. Dans la situation de communication qu'on vient d'imaginer au café, il faut qu'un choix soit opéré entre quelques boissons également vraisemblables, et pour cela le terme dénominateur «noir» suffit, ou encore la préposition isolée «sans» (157).

Wittgenstein souligne qu'

«elliptique», une phrase l'est, non parce qu'elle néglige quelque chose que nous visons quand nous la prononçons, mais parce qu'elle est abrégée — au regard d'un modèle particulier de notre grammaire (PU: 20).

Un paradigme grammatical de ce type est un exemple de ce que Bühler appelle une *Sprachgebilde* ou structure, c'est-à-dire un type de produit linguistique (cf. PU: 108).

5. Conclusion

Les exemples de manières d'utiliser les mots dans les sections introductives des *Investigations* illustre clairement la taxinomie du langage fournie par Bühler. Afin de déterminer la relation exacte entre la conception de l'essence du langage chez Bühler et la position de Wittgenstein, qui nie qu'il existe quoi que ce soit de tel, il serait évidemment nécessaire d'examiner les relations entre l'interprétation empirico-téléologique dans son ensemble et ce que Wittgenstein dit par ailleurs sur le langage et l'esprit. C'est pourquoi il faudrait au moins aborder les questions suivantes.

Les sections introductives des *Investigations* traitent des relations entre le mots et les référents offerts à la perception. Mais quelle est la relation entre des cas de ce type et des cas dans lesquels nous parlons d'objets qui ne sont pas donnés de la sorte? Wittgenstein se contente de suggérer dans la section 15 qu'il existe une similarité entre les deux cas. Quelle est la relation entre les conceptions de Husserl, Bühler et Wittgenstein sur la façon dont la perception fixe non seulement le référent des indexicaux et des démonstratifs, mais aussi la référence des noms propres dont le sens n'est pas simple? Quelle importance Wittgenstein attache-t-il au juste à sa thèse qu'«on explique parfois la *signification* d'un mot en montrant son *porteur*» (§ 43)?

Quelle est la relation entre, d'un côté, les conceptions exposées par Bühler et Wittgenstein de la manière dont la perception détermine l'usage et la signification des prédicats et, de l'autre, leur analyse des critères et des indicateurs, en tant qu'ils sont distincts des symptômes (cf. Mulligan, 1990)? Quelle est la relation entre les conceptions de Wittgenstein sur la question et le vérificationnisme, par exemple le vérificationnisme réaliste de Husserl? Ainsi que nous l'avons vu, Bühler et Wittgenstein suggèrent que les relations internes entre langage et perception, en particulier entre langage et exemples, sont amenées à l'existence par l'apprentissage. Mais l'un et l'autre avaient conscience que toute conception de ce type doit prendre en compte le problème de l'acquisition des hyperonymes, c'est-à-dire les structures arborescentes caractéristiques de bien des concepts.

Quelle est la relation entre la conception des interrelations entre «règle», «même», et «concordance» (PU: § 241-242, § 355, 429, § 224-225) chez Wittgenstein et la conception empirico-téléologique de «l'accord dans le jugement?» Martinak (1901: 43) soutient (ce à quoi Bühler souscrit) que la «concordance avec une norme», et le type d'«identité» que cela implique exigent des jugements, et par dessus-tout des dispositions à émettre des jugements sur la relation d'application entre les mots et, par exemple, les objets offerts à la perception. De tels jugements sont des définitions, qu'elles se fassent par ostension ou verbalement. Martinak soutient qu'en l'absence de tels jugements de simples liaisons associatives ne conduiraient pas aux liaisons stables qui sont essentielles au langage. Quelle est la relation entre de tels jugements définitoires, l'enseignement par ostension, c'est-à-dire la déixis acquisitionnelle, et les notions wittgensteiniennes d'accord dans les définitions, dans les jugements, dans les opinions, dans le langage, et dans la forme de vie? Bühler fournit une partie de la réponse à ces questions lorsqu'il tente de comprendre ce que signifie avoir conscience d'une règle et suivre une règle en liquidant la théorie husserlienne de l'intuition catégorielle.

Une question plus fondamentale que toutes les précédentes concerne la conception de l'«essence» à laquelle Wittgenstein songeait en déniait que le langage en ait une. Il est possible que Bühler et Wittgenstein emploient le mot «essence» de façon différente. Il semble que Wittgenstein ait songé que le sens d'«essence», dont le langage est dépourvu, est relié à une conception de l'analyse comme quelque chose qui conduit à des entités simples. Mais ainsi que Bühler le souligne, en écho à Husserl, il est important de distinguer l'analyse telle que la pratique le boucher (ST 58), de l'analyse qui produit des divisions morphologiquement correctes (ST 153; 1933: 36). Il est possible après tout que Wittgenstein ait effectivement pensé qu'il pouvait décrire l'essence du langage, que c'est seulement la notion d'une essence cachée qu'il voulait rejeter (cf. PU: § 92).

L'analyse descriptive dans la tradition brentanienne prétend donc rendre explicite quelque chose qui n'est pas caché, qui n'a pas davantage à être découvert au sens où on peut faire des découvertes empiriques, mais qu'il est plutôt difficile de cerner avec précision (cf. Mulligan: 1993). Mais quelle est exactement la relation entre la compréhension wittgensteinienne de la description morphologique et celle qui était usuelle chez ses contemporains en Autriche-Hongrie?

[Traduit de l'anglais par Didier Samain.

Citations de Bühler et de Wittgenstein traduites de l'original allemand.]

Références

- BÜHLER, K. (1909). «Über das Sprachverständnis vom Standpunkt der Normalpsychologie aus», *Bericht über den III. Kongress für experimentelle Psychologie*, Frankfurt, 22.-25.4.1908, 94-130, Leipzig : Barth.
- BÜHLER, K. (1927). *Die Krise der Psychologie*, Jena, Fischer.
- BÜHLER, K. (1930). *Die geistige Entwicklung des Kindes*, Jena, Fischer.
- BÜHLER, K. (1933). «Die Axiomatik der Sprachwissenschaften», *Kant-Studien*, 38, 19-90.
- BÜHLER, K. (1999 [1934]). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Lucius & Lucius.
- ESCHBACH, A (1984). «Verstehen und Interpretation. Karl Bühler's synchytische Begriffe und Ludwig Wittgensteins Familienähnlichkeiten», A. Eschbach (éd.), *Bühler-Studien*, Vol II, 175-206, Frankfurt/Main, Suhrkamp.
- ESCHBACH, A. (éd.) (1988). *Karl Bühler's Theory of Language*, Amsterdam, Benjamins.
- HILMY, S. (1987). *The Later Wittgenstein. The Emergence of a New Philosophical Method*, Oxford, Blackwell.
- INNIS, R. (1988). «The Thread of Subjectivity: Philosophical Remarks on Bühler's Language Theory», in Eschbach (éd), 1988, 77-106.
- MARTINAK, E. (1901). *Psychologische Untersuchungen zur Bedeutungslehre*, Leipzig, Barth.
- MULLIGAN, K. (1990). «Criteria and Indication», *Wittgenstein - Towards a Reevaluation*, Proceedings of the Kirchberg Wittgenstein Centenary Celebration, 1989, 94-105, Vienna, Hölder-Pichler-Tempsky.
- MULLIGAN, K. (1993). «Description's Objects: Austrian Variations», B. Garrett & K. Mulligan (éds.), *Themes from Wittgenstein*, Working Papers in Philosophy, 4, RISS, Philosophy Program, Research School of Social Sciences, Australian National University, Canberra, 62-85.
- ORTNER, H. (1983). «Wittgenstein und Bühler. Kritik der cartesianischen Sprachauffassung», *Mitteilungen aus dem Brenner-Archiv*, 34-49.
- TOCCAFONDI, F. (1995). *I Linguaggi della Psiche. Teoria della Mente, della Percezione e del Comportamento da Würzburg a Vienna*, Milan, Guerini.
- WAISMANN, Fr. (1965). *The Principles of Linguistic Philosophy*, London, Macmillan.
- WITTGENSTEIN, L. (1971). *Philosophische Untersuchungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- WITTGENSTEIN, L. (1972). *The Blue and the Brown Books*, Oxford, Blackwell.